

# Mai-juin 1940. Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers, Maurice Vaisse (sd) . Paris, Autrement, 2010

Éric Lalangue

DANS **INFLEXIONS** 2011/1 N° 16 , PAGES IX À IX  
ÉDITIONS **ARMÉE DE TERRE**

ISSN 1772-3760

DOI 10.3917/infle.016.0207i

Date de mise en ligne : 21/06/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-inflexions-2011-1-page-IX?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Armée de terre.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# COMPTES RENDUS DE LECTURE

« Faites-moi fusiller mais je ne monterai pas aux tranchées, d'ailleurs ça revient au même » (soldat Henri Kuhn, 20<sup>e</sup> régiment d'infanterie, chemin des Dames, 29 avril 1917). Héros ou victimes, les mutins de 1914-1918 ? Ni l'un ni l'autre. Les deux. Était-ce du courage de crier « Non » aux ordres de monter au front ? Était-ce de la lâcheté de revenir dans les rangs aux premières menaces de travaux forcés ou de peloton d'exécution ?

On peut dire : « Les rebelles sont les héros ; les soumis sont les victimes. » On peut aussi dire l'inverse : « Les héros sont ceux qui consentirent au sacrifice ; les victimes sont ceux qui se laissèrent entraîner dans un mouvement contagieux de désobéissance qui a touché deux tiers des divisions de l'armée française au printemps 1917. »

Le traitement historique de ces événements nous touche au plus sensible de notre conscience. Où était le devoir ? L'esprit de solidarité dictait de se lier aux camarades qui consentaient à la mort au peloton d'exécution pour défendre leurs frères promis à la boucherie des offensives inutiles. L'esprit patriotique dictait de ne rien céder devant l'ennemi, quel que fût le nombre à tomber sous la mitraille.

Le livre d'André Loez est important, difficile et nécessaire. Il est important parce que son travail de recherche est sans précédent au vu de la quantité des archives exploitées. Il est difficile parce qu'il n'est pas un cas raconté dans ce livre qui ne nous interpelle d'un « Qu'aurais-je fait si je m'étais trouvé dans une telle situation ? » Il est nécessaire parce qu'on ne peut vouloir commander des hommes au combat sans retenir les leçons des conflits passés. Et la leçon des mutineries de 1917 n'est pas faite. Pourquoi ces mutineries ont-elles pris ce caractère synchrone ? Pourquoi sont-elles survenues cette année-là et pas les années précédentes ? Comment s'est improvisée puis organisée cette action collective ?

L'auteur prend le parti de critiquer les études précédentes qui simplifiaient ces événements avec la conclusion facile que les mutins « ne refusaient pas la guerre mais la manière de la faire ». Il se saisit de tous les documents possibles – récits, lettres, rapports militaires et comptes rendus judiciaires – pour, selon ses mots, retrouver l'épaisseur d'un événement qui ne va pas de soi. Il ne dit ni les héros ni les victimes. Il raconte l'amère aventure de ces soldats, de leurs chefs, de ceux qui essayèrent de les défendre et de ceux qui eurent à les condamner.

Patrick Clervoy

Réédition revue, corrigée et actualisée d'un ouvrage publié en 2003, *Sexes, genre et guerres [France 1914-1945]* aborde un thème de plus en plus populaire mais trop sujet aux lieux communs : les rôles sociaux des hommes et des femmes. Il en compare l'évolution au cours des deux conflits mondiaux et des années qui les ont séparés.

Son introduction didactique expose quelques grandes catégories d'analyse : entre autres, le concept de « genre », celui de nation, celui de classe ou groupes sociaux. Elle permet aux auteurs de définir leur champ d'investigation : il s'agira de l'écart qui peut s'opérer entre valeurs déclarées et valeurs vécues – entre le

## 14-18. Les Refus de la guerre Une histoire des mutins

André Loez  
Paris, Gallimard,  
« Folio histoire »,  
2010



## Sexes, genre et guerres France, 1914-1945

L. Capdevila,  
F. Rouquet,  
F. Virgili,  
D. Voldman  
Paris, Payot &  
Rivages, 2010



dire et le faire – dans un contexte culturel où les hommes sont expressément assignés à la guerre et les femmes à la maternité.

À partir de là, l'ouvrage développe une histoire culturelle adossée à l'examen de l'évolution des dispositions réglementaires et des pratiques de guerre. Dans la première partie sont retracées les différentes formes de mobilisation des hommes et des femmes dans les branches industrielle, militaire et hospitalière du marché du travail en temps de guerre (1914-1918 et 1939-1945).

La deuxième partie est consacrée à l'action de l'État dans le domaine des mœurs et de la sexualité. La guerre engendre aussi une désorganisation profonde du cercle des intimes et de l'intimité; elle transforme la régulation des pratiques sexuelles et des alliances familiales en « affaire d'État ». Les auteurs décrivent ainsi la palette de dispositifs à laquelle la sexualité fut soumise à la période considérée, depuis une codification culturelle et légale plus stricte du rôle des hommes et des femmes jusqu'aux aménagements administratifs en faveur des familles (par exemple, le système de permissions des soldats ou la reconnaissance des enfants illégitimes), en passant par les mesures prophylactiques.

Dans la troisième partie, les rapports sociaux de sexe sont considérés « à l'épreuve du feu ». C'est là que les phénomènes de brouillage identitaire apparaissent dans toute leur complexité : hommes déçus et femmes héroïques, traumatisés et insoumis, virilité blessée et cruauté féminine s'entrecroisent dans un contexte où la transformation de la pratique guerrière, notamment le bombardement, en vint à placer tout le monde sur un pied d'égalité.

Globalement, les auteurs adoptent une position nuancée par rapport à une hypothèse qui est trop souvent tenue, dans le discours ordinaire ou universitaire, pour avérée : le rôle positif, voire moteur, des guerres du XX<sup>e</sup> siècle dans le processus d'émancipation des femmes. Sans que la thèse inverse puisse non plus être soutenue, les évolutions examinées font apparaître les guerres comme le catalyseur de tendances préexistantes, dans le domaine des rapports sociaux de sexe comme dans d'autres, et non pas comme leur cause.

Ce livre est donc intéressant par son amplitude et son accessibilité : des terrains désormais bien défrichés par l'historiographie contemporaine sont exposés au grand public, dans un style et un format (de poche, avec illustrations) qui en feront un bon compagnon de voyage dans le temps.

Irène Eulriet

## Souvenirs d'un combattant

Roger Cadot

Édition présentée  
par Michel Cadot,  
Publibook, 2010

Le professeur Michel Cadot présente au public les mémoires inédits de son père Roger Cadot (1885-1953). Celui-ci, jeune journaliste financier en 1914, a combattu sans interruption de la mobilisation de l'été 1914 à l'armistice du 11 novembre 1918. Il a continué à servir sous l'uniforme jusqu'en mars 1919, ayant même participé, un court moment, à l'occupation française de l'Allemagne vaincue. Roger Cadot termine capitaine le conflit qu'il a commencé sergent (de réserve). Il a tenu très régulièrement des carnets sur sa vie quotidienne qui, combinés avec sa correspondance globalement bien conservée, lui ont permis de rédiger ultérieurement ses souvenirs « pour une très petite part au lendemain de la guerre de 1914-1918 et pour le reste entre 1940 et 1945 ; c'est-à-dire vingt-cinq ans et plus après les événements... » (Roger Cadot, « Avant-propos », p. 11).

Ce récit documenté et médité est exemplaire de la logique spécifique des processus mémoriels liés aux grandes guerres dévastatrices du XX<sup>e</sup> siècle : la lente maturation de la mémoire, qui s'apparente au travail du deuil et à la cure psychanalytique, parvient, progressivement et jusqu'à un certain point, à surmonter un premier silence paralysant causé par les multiples traumatismes physiques et psychiques qui ont affecté les combattants.



Le très grand intérêt de l'ouvrage naît de la convergence de plusieurs facteurs. Il s'agit d'une chronique continue, qui englobe le conflit dans toute sa durée, à l'échelle individuelle (ce qui constitue une limite, car il est hasardeux de généraliser à partir d'une expérience singulière, mais aussi un atout, car le témoignage y gagne une unité organique). Roger Cadot se montre aussi un excellent observateur, tant des paramètres de la vie matérielle que de son environnement humain. Il caractérise avec finesse les conditions, substantiellement différentes, des sous-officiers et des officiers, dont il a fait successivement l'expérience, sans jamais oublier les simples soldats. Enfin, Roger Cadot écrit bien, alliant avec bonheur précision descriptive et pouvoir d'évocation. Les passages qu'il consacre aux nuits de Lorette ou à la montée vers Verdun sont appelés à devenir des classiques.

On n'émettra qu'une seule réserve : l'absence d'apparat critique. Il faut souhaiter que ce manque soit comblé dans la future réédition que mérite ce beau livre.

François Lagrange

Voici deux ouvrages qui, chacun selon son objet, témoignent implicitement de combien les devoirs de mémoire comportent des fautes d'histoires.

Dans une analyse chronologique très fouillée des avatars du souvenir politique des années sombres, Olivier Wieviorka montre à quel point la diversité des situations durant la Seconde Guerre mondiale a produit des histoires occultées, des mémoires éclatées, parfois conflictuelles, souvent politisées : différentes catégories de combattants (ceux de 1940, ceux de la France libre, ceux de l'armée d'Afrique), prisonniers de guerre, résistants armés et non armés, déportés résistants, politiques, juifs, ethniques, requis pour le Service du travail obligatoire... L'auteur met en évidence deux périodes. Jusqu'au début des années 1970, la « bataille mémorielle » du gaullisme et du communisme produisit à des fins politiques une « histoire en trompe l'œil » assortie d'une hiérarchie du mérite : elle exalta une Résistance combattante ou martyre ; elle effaça l'ambiguïté d'un parti communiste tout à la fois compromis et héroïque. Une autre France occupée moins glorieuse est ensuite dévoilée, modifiant sensiblement cette mémoire dominante. « La figure du héros s'efface devant celle de la victime » alors que surgit la mémoire martyre des déportés juifs, longtemps occultée et noyée par celle construite autour des déportés politiques et résistants. On regrettera néanmoins que l'ouvrage d'Olivier Wieviorka reste sous l'emprise de mémoires aujourd'hui dominantes : son travail est discret sur une hiérarchie des mémoires combattantes qui rejette dans l'ombre l'épopée du corps expéditionnaire en Italie et de la 1<sup>re</sup> armée française et il entretient le voile qui masque la complexité du régime de Vichy.

Henri de Wailly lève justement un coin de ce voile, en analysant les tenants et les aboutissants de cette guerre occultée et fratricide qui, en 1941, au Levant, opposa des forces franco-britanniques aux forces armées françaises de Vichy. Causant la perte de dix mille combattants, cette guerre transforma des frères d'armes en frères ennemis, au point que la sonnerie du boudin put retentir de part et d'autre du front. « Où sont les Allemands ? », demandent les Français libres ou les Australiens pénétrant au Liban ou en Syrie. Le drame, justement, c'est qu'il n'y a pas d'Allemands ! Que des Français !

Pour rendre compte par le menu de cette « bavure » que masquent les mémoires de la Seconde Guerre, l'auteur rend compte de quatre points de vue différents : Français de Vichy, Français libres, Anglais et Australiens. Son analyse politique et stratégique démonte l'engrenage de maladroites ou d'erreurs politiques, de procès d'intention, d'ambitions et de propagandes

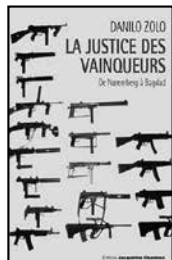
La Mémoire désunie  
Le souvenir politique des années sombres de la Libération à nos jours

Olivier Wieviorka  
Paris, Le Seuil, 2010



Syrie 1941  
La guerre occultée. Vichystes contre gaullistes

Henri de Wailly  
Paris, Perrin, 2010



qui déboucha sur ce conflit et révèle aussi les complicités entre commandements britannique et français en Égypte et au Levant, qui ne purent empêcher ni mettre fin à cette tragédie. De l'analyse politicostratégique, il ne cesse de passer à la description des combats jusqu'au niveau microtactique, à l'anecdote significative, aux sentiments des combattants. En cela, son travail d'historien est exemplaire et le récit qui se lit comme un *thriller* en devient poignant.

Ces deux ouvrages nous signifient que la recherche historique n'a pas fini de mettre en question la mémoire du second conflit mondial.

André Thiéblemont

## Femmes dans la guerre. 1914-1945

Carol Mann  
Paris, Pygmalion, 2010



Ce livre aurait pu porter comme sous-titre : « Vivre au féminin durant les deux conflits mondiaux. » L'auteure le dit autrement : « Survivre au féminin devant et durant les deux conflits mondiaux. » Cette infime variation sur les mots indique le choix d'une approche historique romancée, façon Jules Michelet, à faire le récit d'une succession d'histoires individuelles sur fond d'événements historiques avec leurs repères sociologiques.

C'est un récit vivant, animé. La perspective est féministe. Carol Mann enchaîne les deux guerres mondiales comme les deux moments qui ont modifié en profondeur le statut des femmes, leur identité et leurs fonctions dans la société occidentale contemporaine.

Vaste panorama historique à lire pour ceux qui veulent observer comment des histoires d'hommes – deux guerres – ont apporté une contribution majeure au développement du féminisme.

Patrick Clervoy

## Male mort Morts violentes dans l'Antiquité

Philippe Charlier  
Paris, Fayard, 2009



Que nous dit l'archéologie de ces morts violentes dans l'Antiquité, plus ou moins cruelles, qui nous semblent effrayantes par leur barbarie ? Plus et moins qu'on ne pourrait l'imaginer. Plus, car retrouver un clou dans un calcanéum témoigne d'une crucifixion réelle, un os du bras coupé à l'emporte-pièce d'une blessure par arme blanche, moins, car l'archéologie ne peut trancher entre suicide et assassinat devant une colonne osseuse cervicale rompue. L'aide de l'épigraphie reste essentielle. Mais elle demeure bien souvent absente devant la découverte d'ossements multiples dans un charnier. S'agit-il de prisonniers de guerre ou de civils martyrisés ? Certes quelques crânes éclatés, cages thoraciques enfoncées peuvent révéler la violence des combats, mais une archéologie à venir des morts des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles sera probablement plus terrifiante.

L'intérêt de cet ouvrage, qui met la médecine des morts au service de la connaissance de l'histoire, est indéniable. Mais le projet reste plus ambitieux que le résultat. Car on ne peut demander à l'archéologie, fût-elle médicale, de nous dire la vérité du passé autrement qu'en émettant des hypothèses difficiles à confirmer. L'ouvrage laisse le lecteur frustré de ne pas connaître la fin de l'histoire.

Didier Sicard

Psychanalyste britannique prolifique, Darian Leader offre au lecteur une reprise du travail fondateur de Freud sur la psychologie du deuil (*Trauer und Melancholie* 1917). Toutefois, les travaux psychanalytiques sur ce thème depuis un siècle ne sont pas aussi rares que l'auteur le déclare. Le livre est écrit sur le ton d'une conférence, donc fluide et agréable à lire. Darian Leader illustre ce sujet sans y apporter de nouveauté. À le parcourir, le lecteur peut se remémorer la phrase que Jacques Prévert, dialoguiste du film « Les Enfants du Paradis », mettait dans la bouche de Pierre Brasseur : « De la nouveauté, ils veulent de la nouveauté, mais c'est vieux comme le monde la nouveauté ! »

Patrick Clervoy

Hélie de Saint Marc a quatre-vingt huit ans. De l'âge de dix-neuf à quarante-sept ans, il a connu les épreuves qui ont fait l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle : la Résistance, la torture, la déportation, les deux guerres d'Indochine et d'Algérie, la rébellion, la prison, le bannissement. Les lecteurs de la revue *Inflexions* connaissent cette figure exceptionnelle dont les témoignages ont touché leur cœur. Le courage, l'honneur, l'éthique, il peut en parler sans crainte d'imposture ; il a choisi quand il a eu à choisir ; il a payé quand il a eu à payer. Cet homme pudique a déjà fait à plusieurs reprises le récit de sa vie, de ses choix et de ses épreuves. Plusieurs ouvrages lui ont été consacrés, et ceux qu'il a lui-même rédigés sont les meilleurs parce que Hélie de Saint Marc est un homme qui écrit remarquablement bien. Il y a aussi les témoignages audio et vidéo régulièrement diffusés qui font entendre une voix très particulière, posée et émouvante. Son discours est un récit sans haine, sans jugement manichéen, qui plonge le lecteur dans une réflexion difficile : qu'aurions-nous fait à sa place ?

Aujourd'hui, avec ce livre, Hélie de Saint Marc nous fait un signe, le dernier. Il nous quitte. Il va mourir. Il nous dit que son corps vieux et malade le fait souffrir. Il se prépare. Il regarde maintenant de l'autre côté de l'existence, où il espère retrouver ses frères d'armes. Il est déjà lointain lorsqu'il s'adresse à ses lecteurs. Ce livre offre une série de textes mis en série qui reprennent les grands chapitres de sa vie et se clôt sur un au revoir. C'est un temps recueilli porté par le silence entre chaque mot. On comprend que c'est la dernière fois qu'il nous parle. Il porte ses yeux ailleurs. C'est le regard de la page de couverture : le visage ridé et monochrome de l'auteur où les yeux très clairs ont été légèrement tintés de bleu. C'est aussi l'occasion d'entendre sa voix sur un DVD inédit dans lequel il raconte son Indochine sur les illustrations vidéo du documentariste Patrick Jeudy. Chaque phrase se pose, avec poésie et douleur. On est capté.

Patrick Clervoy

La spectaculaire défaite française de 1940 a entraîné la publication par les historiens français d'un nombre considérable d'ouvrages visant à expliquer les causes de l'événement et à le relier à la thèse du déclin générale de la III<sup>e</sup> République. Ils ont insisté sur la mauvaise préparation de l'armée, le caractère défensif de la stratégie, le réarmement insuffisant, le pacifisme. Tout cela est vrai. Mais, considérant qu'une armée est inséparable de la société dont elle est issue et que la victoire ou la défaite traduisent l'état de cette dernière, les ouvrages ont souvent eu tendance à souligner l'inévitabilité de la défaite et à faire le procès de la France des années 1930 à partir du résultat de la confrontation franco-allemande.

Ce livre veut apporter un regard nouveau sur le sujet en regroupant les contributions d'historiens allemands et anglo-saxons sur des aspects particuliers de

**Au-delà de la dépression : deuil et mélancolie aujourd'hui**  
Darian Leader  
Paris, Payot, 2010



**L'aventure et l'espérance**  
Hélie de Saint Marc  
Paris, Les Arènes, 2010



**Mai-juin 1940**  
Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers  
Maurice Vaïsse (sd)  
Paris, Autrement, 2010



Au-delà de la dépression : deuil et mélancolie aujourd'hui (16,56)  
 L'aventure et l'espérance (16,56)  
 Mai-juin 1940 (16,56)

la défaite de 1940. Son intérêt réside alors dans le regard distancié que des spécialistes étrangers portent sur cette défaite et sur la thèse de son inéluctabilité provoquée par le déclin de la France dans les années 1930.

En premier lieu, l'un des arguments majeurs avancés pour expliquer 1940 affirme que la France s'est engagée dans la Seconde Guerre mondiale avec l'armée de 1918, c'est-à-dire sans avoir modernisé et adapté son armée à la guerre moderne menée par les Allemands.

Le professeur américain Dennis Showalter, spécialisé en histoire militaire, nuance fortement cette thèse de l'impréparation, de l'imprévoyance et de l'aveuglement. Il montre que les dirigeants civils et militaires français avaient bien analysé la spécificité de la guerre future. Ce serait une guerre totale mobilisant toutes les ressources politiques, humaines, économiques et morales des pays en lutte. Elle durerait plusieurs années. Le succès final dépendrait de la puissance de feu, de la mobilité, de l'importance de la technique, de la logistique et de la puissance industrielle. Il explique que les efforts budgétaires furent considérables et permanents. Il démontre que les politiques menées de 1918 à 1939 dans les domaines de la réflexion stratégique, de la planification, de l'organisation et de l'équipement des forces furent étonnamment modernes et constantes.

Sur le plan tactico-opérationnel, les militaires français conçurent la doctrine de la « bataille dirigée » fondée sur les principes de la centralisation du commandement, de la planification méthodique, de la puissance de feu et de la combinaison tactique du mouvement et du feu. Ce concept avait fait ses preuves en 1918. Il avait permis de contenir les attaques des troupes d'assaut allemandes fondées sur la « flexibilité opérationnelle », puis de réduire les poches et enfin de refouler l'adversaire. Dans le cadre de la réduction du service militaire, cette doctrine répondait bien à la problématique de l'efficacité relative du citoyen en armes et procurait les délais nécessaires pour que ce dernier devienne opérationnel. Mais la « bataille préparée » se révéla inefficace. Ce fut moins à cause d'erreurs de conception sur le plan de la doctrine que de pertes de temps pendant la « drôle de guerre », d'erreurs de préparation et de l'impossibilité de la mettre en œuvre en mai 1940 face à un adversaire allemand qui n'agit pas comme l'état-major français l'avait prévu.

En deuxième lieu, il est fréquent d'imputer au général Gamelin une large part de la responsabilité de la débâcle de 1940, notamment le fait de ne pas avoir su tirer les enseignements de l'écrasement de la Pologne par la Wehrmacht en septembre 1939. Martin Alexander, professeur de relations internationales dans une université galloise, montre qu'il avait au contraire une bonne compréhension des modes d'action tactiques et opératifs mis en œuvre par les Allemands en Pologne. Le commandant en chef des forces terrestres avait parfaitement compris que la méthode allemande reposait sur la concentration des efforts et les attaques combinées des blindés et de l'aviation pour percer le front, ainsi que sur la vitesse d'exploitation de la percée. Le commandement français a donc fait un travail d'analyse pertinent qui lui a permis d'avoir une connaissance exacte des techniques opérationnelles de l'armée allemande.

Le constat fait, Gamelin ne resta pas inactif. Il porta son effort sur la préparation, l'entraînement et le moral de son armée. Il décida la mise sur pied des divisions cuirassées de réserve. Il élaborait et transmettait des instructions précises pour que l'armée française se prépare activement à résister à des assauts menés par des concentrations de blindés appuyées par des attaques aériennes à basse altitude.

La défaite française resterait un mystère inexplicable si Martin Alexander ne rappelait cette remarque du général Ironside d'avant mai 1940, qui résume toute l'incertitude de la guerre : « Nous ne saurons rien jusqu'au premier affrontement. »

En troisième lieu, il est courant d'affirmer que la déroute de 1940 résulte de la mise en œuvre d'une tactique révolutionnaire particulièrement efficace mise au point après 1918 : la Blitzkrieg. Karl-Heinz Frieser montre pourtant que la Blitzkrieg n'a joué qu'un rôle relatif dans le résultat final en 1940. Selon lui, la défaite des armées alliées est due à la conjonction de hasards incompréhensibles, d'erreurs étonnantes commises par les Français et par la désobéissance de Heinz Guderian qui, le 14 mai 1940, décide de progresser le plus rapidement possible vers Abbeville sans s'occuper de couvrir son flanc sud.

Pour l'historien allemand, la Blitzkrieg n'a rien de révolutionnaire sur le principe. Elle n'était que la mise en œuvre avec des moyens modernes (avions, chars) de l'expérience des troupes d'assaut allemandes qui percèrent le front allié à plusieurs reprises en 1918. Fondée sur la surprise et la vitesse, elle vise davantage à créer le désarroi chez l'adversaire et à disloquer son dispositif qu'à l'anéantir physiquement. Mais en 1940, elle n'est pas théorisée et n'existe pas en tant que doctrine. Les principaux chefs militaires allemands pensent en effet que le conflit sera long.

Quant à son efficacité, cette doctrine révèle ses limites (campagne de Russie en 1941...). Elle est avant tout tactique et non pas stratégique. Elle a été élaborée pour permettre à l'Allemagne de gagner un conflit face à des adversaires plus puissants. Mais elle présente un caractère anachronique. Si la Blitzkrieg permet en effet de remporter des succès tactiques, à la longue, elle ne peut pas contrebalancer la supériorité industrielle des ennemis de l'Allemagne. Or la guerre moderne est avant tout une guerre industrielle.

Le général de brigade et historien américain Robert Doughty estime que la défaite résulte autant des déficiences françaises que de la capacité des Allemands à concentrer une force irrésistible au bon endroit et au bon moment. Sa thèse s'articule autour de l'idée que la confiance des militaires français dans la logique et la raison, ainsi que leur incapacité à produire des idées neuves ont largement contribué à la défaite.

Les choix militaires français antérieurs à 1940 reposent sur la combinaison de la logique et de la tradition tirée de l'histoire militaire. Fondamentalement, il s'agit de protéger le quart nord-est du pays et ses ressources industrielles dans la perspective d'une guerre longue et totale. Le conflit à venir sera industriel et le gros des bataillons sera fourni par la mobilisation des citoyens. La faible valeur opérationnelle des réservistes a deux conséquences. D'une part, il faut du temps pour leur inculquer un minimum de savoir faire techniques et tactiques ; cette contrainte implique de conduire un combat défensif durant la première phase du conflit. D'autre part, il est nécessaire de mener une « bataille contrôlée », méthodique et lente dans laquelle l'artillerie joue un rôle majeur. Aussi, au lieu de concevoir des armes pour percer le front, les armements sont adaptés à la doctrine. En aucune manière il n'est envisagé de développer un outil militaire destiné à percer le front ennemi et à exploiter le succès initial dans la profondeur.

Les études conduites sur les menaces dans les années 1930 aboutissent à la conclusion qu'il est inenvisageable que le massif des Ardennes puissent être franchi par d'importantes forces blindées et motorisées, et que le char n'est pas en mesure de surmonter de fortes résistances.

L'ouvrage contient d'autres chapitres, mais moins centrés sur l'explication de la débâcle de 1940. Finalement, s'il ne donne pas la cause de la défaite française, il apporte des éléments de réponse particulièrement intéressants pour le lecteur. Enfin, il démontre qu'il n'y avait pas de déterminisme dans la défaite française, qu'elle n'avait rien d'inéluctable même s'il existait des déficiences.

Éric Lalangue